

fuyant; ils ont les yeux perçants et les membres longs. Pour ce qu'il faut aujourd'hui, nous autres blancs ne valons guère. Nous sommes las, les pieds nous cuisent, nous ne pouvons courir loin. Faites donc votre affaire tout seuls, avec vos propres chefs. Sus à ces gens qui hier nous ont tué des malades! Droit à leurs villages! ramenez-en vaches, brebis et chèvres, tout ce que vous trouverez. Ne prenez pas la peine de mettre le feu à leurs gourbis. Au pas accéléré, pourchassez-les de leurs cannaies et collines. Et amenez-moi des prisonniers, pour que je les charge d'un message à leurs tribus! »

Dans l'intervalle nous vaquons à nos affaires personnelles. Nos souliers et nos effets avaient besoin de réparations, et nous passons la journée à ravauder et rapetasser.

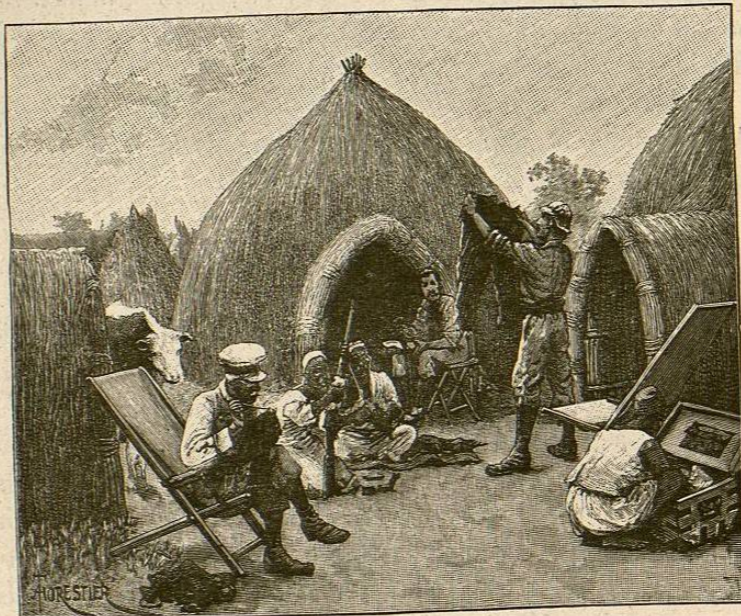
A cinq heures de l'après-midi les volontaires revinrent avec un beau troupeau de bêtes à cornes et plusieurs veaux. Six taureaux furent dépêchés et répartis entre les hommes, qui en devinrent presque fous de joie.

« Telle est la vie de caravane! s'écria Trois-Heures, le chasseur : banquet aujourd'hui, famine demain. Jamais deux jours qui se suivent et se ressemblent. Tout à l'heure on mangera de la viande à s'en emplir les yeux, et le mois prochain on remerciera Dieu pour une fève des bois! » Saat-Tato, comme moi, avait fait la découverte qu'en Afrique la vie est tissée de souffrances, variées par quelques brefs plaisirs. L'air est froid sur ces hauts plateaux du Pays aux Herbes; les brouillards humides nous obligent à regagner l'abri au coucher du soleil, et nos dents claquent à l'aube. Ce matin, nous avons 15° C. Les hommes, naguère dépouillés par les extorsions et exactions des Manyouema, ont adopté les vêtements en cuir des naturels et les jaquettes des forestiers. Après avoir expérimenté ces basses températures, nous ne nous étonnons plus que les habitants de ces pâturages ne mettent pas le nez dehors avant neuf heures du matin; nous eussions voulu en faire autant.

Le 19 décembre, prenant en biais les plaines onduleuses, la caravane se dirige vers le canton de Mazamboni. Comme nous approchions de Gavira, un groupe de naturels nous accoste et nous crie : « Le pays est à tes pieds. Nous te laisserons tranquilles désormais. Et tu nous feras grand plaisir s'il te plaisait de tuer le chef de l'Oundoussouma, qui nous avait ordonné de te repousser. »

A midi, comme nous étions en face des collines Balegga, nous vîmes deux bandes de 40 hommes chacune emboîter le pas derrière nous. Ils finirent par nous héler, et manifestèrent le désir de nous « regarder au visage ». Comme ils n'acceptèrent pas la permission d'approcher sans armes, il leur fut ordonné catégoriquement de déguerpir sous peine d'être soupçonnés de perfides desseins. Ils s'en retournèrent sans mot dire.

L'après-midi nous arrivâmes aux bourgs de ceux qui, le 12,



Réparation des effets.

nous avaient poursuivis avec tant d'obstination, et qui, maintenant, du haut des collines, nous assourdisaient de leurs clameurs. L'avant-garde, s'inquiétant peu des injures de ces Balegga, poussa de l'avant et nettoya les coteaux.

Quelques vaches et chèvres capturées nous donnèrent du lait pour notre thé et notre café. Au cœur même de l'Afrique, nous avons eu parfois nos petits comforts.

Le 20, nous traversions la belle vallée de l'Oundoussouma, dont, le 10 et le 11, nous avions brûlé des villages. Déjà le pays s'était repeuplé, il avait repris son aspect de richesse; les huttes avaient été reconstruites; néanmoins un silence

de mort régnait par la contrée; assis sur les pentes de la montagne, les habitants nous regardaient passer. N'étant ni provoquée, ni molestée, la caravane défile en bon ordre et sans pousser le moindre cri. En comparant la présente journée à l'autre, n'y a-t-il pas lieu de croire que les enfants de Mazamboni accepteront l'offre d'amitié que nous leur ferons au retour, et qu'à la prochaine fois nous serons reçus avec courtoisie, sinon avec hospitalité. C'est ainsi que d'un pas délibéré, en présence des centaines de guerriers ouazamboni, nous traversions la vallée, qui déjà changeait d'aspect. Le millet était mûr, et notre départ vers l'ouest leur promettait des jours tranquilles.

Le lendemain, nous faisons notre entrée dans le pays des Aboungouma, et, après avoir guéé l'Itouri oriental, nous campons sur la rive droite.

Halte le 22. Le lieutenant Stairs et moi sommes démolis par la fièvre et le mal aux pieds.

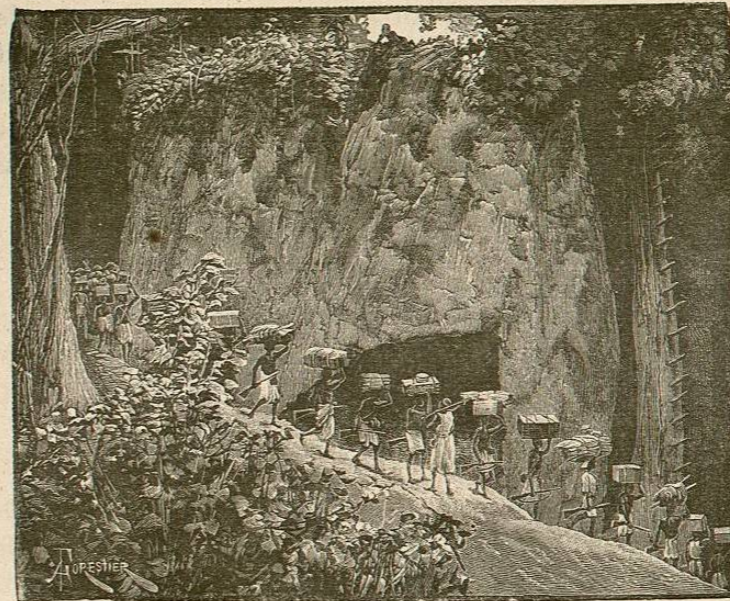
Le 23, nous arrivons sur les bords de l'Itouri médian; les Baboussessé en ont enlevé tous les canots. Nous suivons les rives jusqu'à un endroit où se montre tout un petit archipel.

Le 24, à 2 heures de l'après-midi, nous avons construit un pont suspendu, solide et pas mal du tout, et qui, de la rive gauche, portait dans un îlot; mais il ne pouvait servir qu'à deux hommes à la fois. Ouledi, le patron de l'avant-garde, prit une bande de treize hommes d'élite, avec lesquels il nagea, la carabine sur l'épaule, depuis l'île jusqu'à l'autre rive; ils fouillèrent de haut en bas pour trouver un canot, mais inutilement. Dans l'intervalle, une terrible grêle, avec des grêlons gros comme des billes de marbre, s'abattit sur nos tentes; nos hommes étaient tout transis, presque gelés. La température tomba soudain de 24 à 11° C.; mais, un quart d'heure après, le soleil brillait sur le camp jonché de grêlons.

Dès le lendemain matin, jour de Noël, M. Jephson et le chef Réchid passèrent à l'autre bord, pour confectionner un radeau avec des stipes de bananier. Tandis qu'ils y travaillaient, la caravane arrivait par le pont suspendu. Quand le radeau fut prêt, il emporta par voyage quatre hommes avec leurs fardeaux. Au bout d'une heure, quarante hommes avaient

passé; enhardis par le succès, nous essayâmes par fournées de six; si bien qu'à 4 heures la compagnie n° 2 était transbordée. La 1^{re} s'employa maintenant à pousser les bêtes à travers la rivière. Quand l'arrière-garde l'eut franchie, Trois-Heures, appliquant sa hache au pont, le fit tomber en quelques coups.

Le 26, à midi, tout le convoi était sur l'autre rive de la branche maîtresse de l'Itouri. On abattit les six veaux pour le bouilli de Noël. Le lendemain, un de nos hommes mourut



Grand rocher près d'Inde-tongo.

d'une inflammation des poumons. Il l'avait prise à l'avancée du plateau après la rude transpiration dans la montée au pic du soleil.

Le 29, nous atteignîmes Inde-soura; puis le hameau de Trois-Huttes près d'Ayougou.

Le 1^{er} janvier 1888, nous campons à Inde-tongo, et le lendemain nous passons dans la forêt, près d'un gigantesque roc de granit, sur lequel les naturels se réfugient parfois pendant leurs sanglantes guerres.

Le 6, nous traversons Inde-mouani, l'endroit où le Zanzibar Mcharacha était tombé du haut d'une souche et s'était cassé le cou. Les fourmis rouges nettoyeuses de la forêt, avaient dévoré

la peau et la cervelle du malheureux; son crâne ressemblait à un grand œuf d'autruche. La poitrine était entière encore, mais les membres inférieurs n'avaient plus que les os.

Le lendemain, nous entrions dans l'Ibouiri, et arrivions au bourg de Boryo; mais vaines furent, hélas! les belles espérances que nous entretenions de nous y reconforter : les indigènes avaient eux-mêmes incendié leurs jolies maisonnettes. Néanmoins notre bonne chance voulut qu'ils eussent pris la précaution d'enlever les plus belles planches, et de les emmagasiner dans le bois. De larges approvisionnements en maïs avaient été déposés dans des huttes provisoires qu'ils avaient construites dans des fourrés, inaccessibles, pensaient-ils. Sans tarder, nous fîmes main basse sur le grain et les voliges, et avant la nuit nous avions déjà entrepris la construction du futur fort Bodo, la citadelle de « la Paix ».

CHAPITRE XIII

LA VIE AU FORT BODO

(Du 8 janvier au 1^{er} avril 1888.)

Devoirs qui nous attendaient. — La palissade du fort Bodo. — Instructions au lieutenant Stairs. — Il part pour aller chez Kilonga Longa. — Les rats et moustiques. — Les lémons très désagréables pendant la nuit. — Les armées de fourmis rouges. — Les serpents dans l'Afrique tropicale. — Nous hissons le drapeau égyptien. — Parke et Nelson arrivent d'Ipoto. — Rapport sur leur séjour chez les Manyouema. — Stairs arrive avec le bateau d'acier. — Nous nous décidons à pousser au lac. — Des volontaires porteront des lettres au major Barttelot. — Nelson et moi, nous tombons malades. — Oulédi capture une reine des pygmées. — Nos champs de maïs. — La vie au fort Bodo. — Nous repartons pour le Nyanza.

En arrivant dans l'Ibouiri occidental, et au moment de construire le fort Bodo, je me sentais comme dans la peau d'un négociant de la Cité qui, à son retour de Suisse ou des bords de mer, se voit devant une pile de lettres accumulées pendant son absence et réclamant une sérieuse attention. Toutes ces dépêches doivent être ouvertes, lues, triées et arrangées. Plus d'une affaire menace de mal aboutir s'il n'y applique méthode et diligence. Nos vacances avaient été cette marche précipitée au lac Albert pour rendre service à un gouverneur qui avait crié au monde : « A l'aide, ou nous périssons ! » Afin qu'il me fût possible d'y aller plus promptement, le major Barttelot avait été laissé avec l'arrière-colonne; les malades avaient été déposés chez Ougarrououé et chez Kilonga Longa; les bagages non indispensables avaient été enfouis dans le sable au Camp de la Famine ou emmagasinés à Ipoto; l'*Avance* avait été désarticulée et cachée dans un fourré; Nelson, Parke et leurs malades avaient été mis en pension chez les Manyouema. Tout ce qui menaçait de retarder, d'entraver ou d'arrêter la marche, nous l'avions sacrifié ou laissé de côté.